

Le soir des funérailles, qui avaient rassemblé une foule immense, Thomas m'a consulté pour renouveler son ordonnance habituelle.

– Docteur, je viens pour mes médicaments, je suis en panne. Mes enfants m'y ont forcé, mais le moment est très mal choisi, n'est-ce pas ?

– Thomas, ils ont bien fait. Je compatis pleinement à votre douleur. Odile était une femme et une mère admirable. Elle est décédée comme elle a vécu : discrète, efficace, toujours prête à aider les autres, sans jamais rien solliciter pour elle-même. J'en suis convaincu, elle continuera à veiller sur vous comme elle l'a toujours fait.

Entre deux larmes Thomas me répondit :

– Vous la connaissiez bien. Vous avez entièrement raison, elle était notre pilier, notre soutien indéfectible. C'était elle qui gérait tout à la maison. Elle adorait les enfants et veillait avec habileté et maîtrise à la bonne marche de la cellule familiale. Je ne m'occupais que de mon travail. Ma vie va bien changer.

– Oui, certainement. Ne vous laissez pas submerger par le désespoir. Je suis à votre disposition pour en parler ou pour toute autre raison.

– Je le sais, Docteur. Je ne me gênerai pas. Voyez-vous, la seule consolation qui me reste est de savoir qu'Odile soit morte sans souffrir et même, sans s'en rendre compte. Entre nous, il nous arrivait de discuter de la mort. Contrairement à moi, elle ne la craignait pas. Elle me disait souvent : « Tom, je ne te comprends pas. Tu y passeras tout comme moi, alors pourquoi donc te rebiffer,

paniquer et avoir peur de l'évidence ». Elle est partie comme elle le souhaitait : brutalement, sans devoir demander de l'aide à personne. Son vœu a été exaucé. À moi de voir comment je vais survivre. Elle a eu une belle mort.

C'est une expression souvent entendue dans la bouche d'un proche. Elle me révolte et n'a pas de sens pour moi. Comment une mort peut-elle être belle ? Elle reste, dans n'importe quelle circonstance, un anéantissement, un drame certain.

D'ailleurs, lors d'une consultation ultérieure, Thomas me précisa :

« Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée qu'Odile nous ait abandonné. Quand je fais le tour de l'appartement, je la sens présente à mes côtés, malgré son absence. Chaque fois que j'ouvre une porte et que je pénètre dans une chambre, je crois la voir telle une ombre furtive. De temps en temps j'ai même l'impression qu'elle me parle et que nous dialoguons ensemble. Si je rencontre un quelconque problème matériel je m'adresse souvent à elle en l'appelant au secours. Si en cuisine il m'arrive de louper un plat, alors, de là où elle est, j'ai l'impression qu'elle se moque de moi : *Tom, qu'as-tu encore fait ? Comme d'habitude, tu es trop pressé, le four était trop chaud.* Puis je pleure un bon moment. Cela me soulage. Je me dis très souvent : pourquoi ne m'a-t-elle pas attendu ? J'aurais tant aimé lui dire adieu, lui faire un dernier baiser, lui dire combien je l'aime. Peut-être aurait-elle eu envie de nous adresser un dernier message à moi et aux enfants, qui sait ? Par moment, ce silence me ronge au point d'en perdre la raison. Non vraiment, il n'y pas de belle mort, elle reste un gâchis, une horreur. Odile me manque affreusement. »

En cas de mort subite, par rapport à la mort programmée, le résultat final est le même, mais les conséquences psychologiques diffèrent totalement. La déchirure est souvent plus profonde, l'atteinte psychique plus marquée, le deuil sera plus long et plus difficile en cas de mort subite. Le survivant se posera l'éternelle question : Pourquoi ?

*(à suivre)*